

La fête des morts

Une fête solennelle des morts a toujours existé, et nous pouvons la retracer chez les Gaulois, les Germains, les Italiens, longtemps avant l'avènement du Christianisme, comme elle existe encore de nos jours, chez les Chinois, les Japonais et autres infidèles.

Parce qu'avant d'entrer dans le système religieux des nations, le souvenir des morts est né avec l'homme même et que le cœur de celui-ci répondant à un de ses secrets besoins, éprouve le désir fort et puissant de se rapprocher, un jour au moins, dans l'année, des êtres chers que la mort a consacrés.

Dans l'Eglise primitive, il n'y eut pas de jour spécialement dédié aux morts. Ce n'est que vers le septième siècle que l'on fixa au treize mai, la commémoration des martyrs et de tous ceux qui mouraient dans le Seigneur. C'est au dixième siècle, que fut définitivement fixée par Odilon, abbé de Cluny, l'époque où nous célébrons aujourd'hui cette fête douloureuse de nos trépassés.

La légende raconte "qu'un saint ermite entendit un jour les démons se plaindre que les aumônes des personnes pieuses et les prières des moines, surtout ceux de Cluny, les empêchaient de tourmenter les morts. Le bon ermite écrivit aussitôt à l'abbé de Cluny, qui décréta que le deux novembre serait, dans tous les couvents de l'ordre, consacré à la récitation des prières pour les morts."

Les autres ordres religieux d'alors, les Bénédictins, les Chartreux, etc., ne tardèrent pas à suivre l'exemple de Cluny, et au onzième siècle, Rome inscrivit dans le calendrier rituel, le deux novembre, fête des Morts.

Et les siècles s'écoulaient, les ans succèdent aux ans, changeant et absorbant toutes choses, mais sur de

multiples ruines, le culte des Morts demeure.

Il brave le temps et l'inconstance des hommes. Il est la pierre de touche de l'amour, le seul qui témoigne en faveur de la pérennité de nos tendresses...

C'est la semaine des Morts.

La semaine douloureuse, où les vivants vont retrouver ceux qu'ils pleurent au grand jardin des Trépassés.

C'est la fête des Morts.

La cloche lugubre, à travers le ciel pâle, le crie dans l'air désolé. Les feuilles dancent leur sarabande funèbre autour des tombes et, sur la nature endeillée, plane une voile de tristesse et de mélancolie.

Silencieusement, la foule se porte au cimetière en un grand pèlerinage. Le flot monte, monte sans cesse, et, là-haut, ceux qui attendent, au fond de leurs fosses, en sont un peu consolés.

Pourtant, vous n'êtes pas oubliés, ô nos Morts bien-aimés. Non, vous ne serez jamais oubliés, vous, que nos bras, rudement dénoués, voudraient étreindre encore...

Vous, qu'on a tant pleurés, que les yeux n'ont plus de larmes, vous, qui gardez dans vos bières étroites quelque chose de notre cœur, quelque chose de notre vie, qui jamais, jamais, ne ressusciteront...

FRANÇOISE.

Un Beau Livre

"Les Chroniques Normandes" de Julie Lavergne

Parmi les chers amis que nous sont les livres, il en est, comme chez les hommes, de plus ou moins, et de diversement bons.

D'aucuns qui nous charment pourtant, nous troublent vaguement, et de l'impression qui nous reste, leurs feuillets clos, nous nous sentons quelque peu mécontents. D'autres ont le secret de nous subjuguier, mais longtemps nos cœurs se ressentent

de leur perverse influence, et si nous les aimons, hélas! c'est d'un sentiment mauvais, et en protestant de toute la force du "bon" qu'il y a en nous. D'autres, amis d'un jour, nous plaisent parce qu'ils brillent, ou qu'ils flattent ou qu'ils distraient, mais l'instant d'après, leur charme est oublié.

Il en est de meilleurs que tous ceux-là, et qui ressemblent à des anges gardiens dont la vigilance bonne nous serait un sûr appui à travers toute la vie. Ils sont doux d'une douceur qui donne la force, bons, d'une bonté qui rend meilleur, beau, d'une beauté reposante et dont le reflet s'immobilise autour de notre cœur pour empêcher les ombres méchantes d'y pénétrer.

C'est un de ces amis précieux, un de ces livres doux, tendres et beaux, que je viens de rencontrer, aux pages duquel je me suis attardée et que je rouvrirai souvent aux jours de la vie moins clémente, comme aux heures de trêve bienfaisante et de calme repos.

.....Tous ceux qui lisent, chez nous, connaissent maintenant Julie Lavergne, cette Française délicieuse, sœur un peu de la Canadienne aux yeux doux. Son fils aussi pieux qu'ami des lettres, l'a fait revivre pour nous dans un volume où, en racontant sa vie, il parle de son œuvre et dans des correspondances qui la peignent mieux encore. Ces ouvrages, publiés il y a quelques années, ont reçu ici un accueil très bienveillant et justifié du reste par leur excellence et par la manière charmante avec laquelle ils nous ont été présentés.

Voilà que maintenant, M. Joseph Lavergne vient encore de réunir sous le titre général de "Chroniques normandes", trois des plus jolies nouvelles écloses sous la plume exquise de Julie Lavergne.

Ce sont ces chroniques que je viens de lire et qui ont laissé en moi ce parfum bienfaisant et durable des livres qui sont nos vrais amis.

D'où ce parfum émane-t-il? Je ne le saurais dire. Est-ce du style imagé, simple et d'un naturel quasi